

Chemin faisant : entre Wuppertal et Nantes

Samedi 24 avril. Sur la route entre Wuppertal (Allemagne) et Marseille. En compagnie du réalisateur José Césarini, j'entends à la radio 25 fois l'information relatant la verbalisation d'une jeune femme voilée pour conduite en état de regard panoramique limité, et la menace gouvernementale de déchoir son mari de la nationalité française parce qu'il vivrait maritalement avec quatre femmes. Dans ces conditions, pourquoi aller au cinéma quand les médias, véritables disciples d'Aristote, réalisent mieux que quiconque la fonction cathartique du spectacle qui permet au spectateur de vivre par procuration une situation réprimée par la loi et la morale, et ainsi se défouler. Un travelling de plus de 1200 kilomètres, avec 25 flashes d'information métamorphosant une histoire banale en une épopée mythique, c'est de la télévision (25 images par seconde) dans ce qu'elle a de plus créatif : aucun film ne peut aujourd'hui rivaliser les médias sur le terrain du contrôle social des consciences et des affects.

Wuppertal. C'est la Jérusalem poétronique, l'utérus de l'art vidéo. L'an zéro, c'est 1963, Nam June Paik expose dans la galerie Parnass sa première installation, 13 téléviseurs « préparés » générant des images abstraites. Le médium est le message. La galerie n'existe cependant plus. J'enquête. Je trouve. Moltkestrasse 67. Magnifique bâtisse derrière laquelle se trouve un somptueux jardin, l'Eden. Les espaces où furent exposées les œuvres Fluxus ont été préservés. J'ai pu m'y introduire sur invitation de l'actuelle locataire du lieu, Ulrich Baurmeister, sculpteur. Je suis saisi d'une profonde émotion. J'ignore encore que la France est en train de fantasmer sur l'homme barbu qui honore plusieurs femmes, sur cette jeune conductrice dont la vue a perturbé un représentant des forces de l'ordre, je suis là tout émoustillé, là où naquit le séisme de la représentation qu'allait devenir l'art vidéo, plus puissant que tous les volcans réunis.

Aujourd'hui, comme jadis avec Duras et son camion, quand je vois un volcan je pense à un avion qui ne décolle pas. Vision qui me propulse à Wuppertal où en cette même année zéro de l'art vidéo, l'artiste allemand Wolf Vostell projeta son fameux **Sun in your head**, une télévision déréglée filmée avec une caméra 16 mm. Où est-il le lien avec l'avion clouée au sol ? Dans les médias. Le 6 septembre 1954, Vostell lit la Une du Figaro qui annonce le crash d'un avion au moment du décollage. Là où d'autres artistes firent carrière en inventant la technique du collage, Vostell s'emploie désormais à décoller tout ce qu'il a sous les yeux, d'abord en lacérant des affiches, puis en déréglant des postes de télévision donnant l'impression que les images s'arrachent de leur support, sautent, vacillent, se décollent.

Avec Paik et Vostell, l'art vidéo décolle la réalité de la terre des apparences pour défier les lois de l'apesanteur raisonnable.

La véritable raison de notre séjour en Allemagne fut de participer à une exposition collective qui se tient du 2 mai au 29 septembre dans l'ancienne prison de Moers (à 40 minutes de Wuppertal) transformée pour l'occasion en espace culturel. Chaque cellule ainsi que les coursives sont occupées par toutes sortes d'œuvres réalisées en milieu carcéral en Allemagne, France, Italie ou Espagne. José Césarini est venu occuper trois cellules pour montrer une version installée du film **9 m2** (2005), quant à moi j'ai reconstruit dans sa version intégrale une installation vidéo, **La germination de l'utopie** que j'avais réalisée avec la complicité de huit détenus en 2001 dans la prison des Baumettes à Marseille. Deux œuvres produites par l'association Lieux Fictifs qui portent les traces d'une tentative d'évasion d'une réalité inacceptable, l'une par les voies de la fiction, l'autre par celle de la poésie électronique. Puisque nous sommes en Allemagne, méditons cette phrase de Goethe qui pointe l'un des paradoxes du travail artistique : « Rien ne nous éloigne du monde comme l'art ; rien ne nous y ramène plus sûrement que l'art. »

Ce paradoxe fondamental est le fond du problème soulevé par l'association de Saint-Nazaire Athénor quand elle a organisé le 29 avril dernier à la Maison de quartier des Dervallières à Nantes, puis le 7 mai à la Gare Franche de Marseille, une table ronde intitulée « Du chantier à la création : quand le réel vient questionner le langage, la forme, l'œuvre... ». Questionnement provoqué par une œuvre réalisée par le musicien Jean-Christophe Felhandler et le plasticien vidéaste Philippe Charles : **Portrait Composite**.

« **Composite** questionne la représentation de soi, de l'autre, du territoire du quartier et de la ville à travers des démarches qui s'appuient sur des portraits filmés, des témoignages et des paroles intimes livrées par les jeunes habitants du quartier des Dervallières. » D'abord, présenté sous forme de courtes réalisations visuelles et sonores (nommées Instamatics), le projet s'est petit à

petit transformé en un spectacle incorporant aux portraits des jeunes du quartier et aux paroles, des éléments (bruits, claquements, onomatopées) faisant émerger une musicalité du langage. Bref, un concert vidéo auquel se sont ajoutés aux deux artistes initiateurs du projet les musiciens Thierry Madiot et Anne Gouraud, sans oublier deux jeunes garçons du quartier qui jouent avec passion et précision des percussions, Romain Boutet et Kevin Giteau.

Les images, les sons et les paroles du quartier des Dervallières ainsi que les quelques portraits d'habitants, sont traités à la fois comme des forces plastiques et musicales. Un véritable dialogue s'engage entre la vidéo et la musique. L'usage assez constant du ralenti décompose les mouvements pendant que la musique compose en plusieurs mouvements.

Les quelques paroles saisies sont traitées comme des phrasés musicaux. Celle-ci par exemple, émise par un adolescent : « Tu m'entends, mais tu ne me vois même pas. » Ce qui correspond exactement à la situation de la vidéo où pratiquement jamais une parole ne colle à son locuteur. Il y a du détachement. Mais cette phrase a percuté dans ma tête l'affaire de la conductrice de Nantes coupable de voile intégral. J'ai pensé aussi au sous-commandant Marcos quand il dit qu'on a vu et entendu les Indiens du Chiapas le jour où ils ont porté un passe-montagne. J'ai pensé que conduire en nu intégral ou en voile intégral est interdit. Celui qui est interdit a perdu la parole. Ce qui est interdit, c'est d'être intégral. Si le Burkina Faso est le pays des hommes intègres, peut-être faut-il aujourd'hui désigner les nouveaux territoires subversifs que les artistes contemporains ont le devoir d'intégrer, comme une sorte de Burkina Faso qui serait le pays des femmes intégrales.

Une autre séquence m'a particulièrement troublé quand quelques adolescents nantais se sont rendus à Paris pour visiter le Centre Pompidou. On entend l'un d'entre eux commenter un tableau. Il s'agit d'un paysage. La voix dit que l'artiste a certainement peint ce tableau avant de mourir. Le paysage, c'est comme un cimetière, c'est tout son passé. Vérification faite, l'œuvre date de 1950, l'artiste est mort deux ans plus tard. Nous assistons-là à une expérience profonde du regard qui perçoit une mort à venir à travers le geste vivant et coloré de l'artiste. C'est peut-être l'un des enjeux d'une image, se familiariser avec l'étrange et l'étranger (la mort) et étranger ce qui est familier (la vie). Un moment exceptionnel où l'être est entier, intégral, où il perçoit les multiples dimensions de l'existence. Instant puissant où l'on est impliqué, où l'on accepte d'entrer dans un univers improbable, où l'on affronte l'inconnu, et instant où simultanément on s'écarte violemment ou en douceur comme fait le peintre quand il prend du recul face à son tableau pour mieux le voir.

Portrait Composite fait partie de ces œuvres qui ouvre le spectateur à une sorte de naïveté, qui n'est pas l'idiotie béate, mais un état natif : voir et entendre comme si c'était la première fois. La Cité des Dervallières a trouvé à travers ces sons et ces images un droit de cité que seul l'art peut offrir quand la parole politique a déserté les corps en souffrance.

Marc Mercier (mai 2010)